L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux: No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 12 DÉCEMBRE 1886.

LOUISIANE.

Le *Sugar Bowl and Farm Journal*, Nouvelle Ibérie, paroisse Ibérie, du 11 décembre:

On nous a souvent demandé à quel chiffre nous évaluions la récolte, en Louisiane, cette saison. Nous avons toujours dit qu'il y aurait un déficit de 25 à 33 1|2 pour cent. Nous pouvons maintenant assurer que ce déficit s'élèvera à 40 pour cent de moins que l'an dernier—soit une récolte de 125,000 à 135,000 boucauts. Sans doute, on en connait les causes: le printemps, qui a été très en retard, une saison de culture, toujours humide; le tout suivi, d'une sécheresse arrivée au moment le plus inopportun. La canne n'a pas pu pousser convenablement. On nous parle de localités où la perte a été plus grande, où elle a atteint de 40 à 50 pour cent. Parmi les habitations qui ont été ainsi éprouvées, nous citerons *Trinity*, paroisse Assomption. Depuis de longues années, elle donne de belles récoltes. On y comptait, cette fois, sur 600 boucauts; on n'en a fait que 280.

—Nous lisons dans la *Free Press*, de Morgan City, paroisse Ste-Marie:

Nous avons reçu, de l'habitation du capitaine Pharr, une canne mesurant huit pieds de haut et contenant 24 nœuds, parfaitement mûrs.

—La récolte du plant de cannes, sur Avoca, habitation où réside le Dr. Darrall, est de 3000 livres l'acre, sur toute l'étendue de la propriété. Depuis 10 ans que le Docteur cultive cette propriété, sa récolte n'a jamais été moindre.

Avalon, propriété de M. John Henderson, et dirigée par M. R. Daigre, roulera 300 acres de plant et de souches. Les souches rendent à peu près 1000 livres l'acre. Nous ignorons le rendement du plant. La sucrerie est petite, mais les machines sont d'excellente qualité. On y a installé un nouvel appareil à brûler, cette année; il a très bien fonctionné et fourni assez de vapeur pour faire marcher la machine, les clarificateurs et les évaporateurs. La canne y est haute, mais elle a peu de jus. On y fera 500,000 livres de sucre que l'on raffine sur l'habitation Victoria. Il y avait 150 acres de plant et 200 de souches, l'an dernier. On a construit une levée de neuf pieds de haut, pour protéger les terres de l'inondation.

Calumet, à M. Daniel Thompson, roulera 600 acres; on y a récolté de 3000 à 4000 boisseaux de maïs et 300 voitures foin; on finira la roulaison vers Noël.

Grand Woods, à M. J. O. Bartels, roulera environ 140 acres de plant et de souches; on y plantera, l'an prochain, autant de cannes qu'on le pourra.

Ricohoc, à M. L. C. Palfrey, a roulé 60 acres qui ont donné 60000 livres de sucre; on y plantera 100 acres, l'an prochain; on y a roulé la récolte de la propriété Mound, qui a donné environ 30,000 livres.

Shady Side, à MM. Foot et Barnett, roulera 600 acres — 400 de plant, 200 de souches. On espère y faire un million et demi de livres. On y roule aussi la récolte de Fairfax; on fait du sucre clarifié. On compte avoir, l'an prochain 800 acres de cannes; on en a déjà planté 400, en automne. La roulaison sera achevée dans trois semaines.

Justine, au capt. J. J. Atkinson—directeur M. J. W. Foote—roule 175 acres; elle fera 350,000 livres et comptait en faire 450,000. La clarification s'opère sur Calumet. On y termine, la roulaison, le 10 décembre. Récolte de 1887, 175 acres.

Princess, à M. Louis Kramer, roulera 175 acres et 80 de souches. On récoltera un boucaut l'acre. On compte planter 200 acres, pour l'an prochain. On y a fait 3000 barils de maïs et 135 voitures de foin.

Garden City, à MM. Lyon et Cocke, roulera 250 acres, dont on compte tirer 550,000 livres de sucre. On raffine sur Riverside.

Alice C., à MM. J. Calder & Cie.—directeur, M. C. W. Whitney—roule 153 acres de plant et 100 de souches; on y fera 100,000 livres; on y plantera 200 acres, l'an prochain.

La raffinerie y peut faire 60,000 livres de sucre par jour. Elle travaille pour huit ou dix habitations.

—Nous avons évité, avec soin, cette année, de publier des rapports sur les récoltes, malheureusement trop peu nombreuses, qui ont été satisfaisantes. Nous devons dire aujourd'hui que partout où elles ont réussi, le succès est dû à la qualité des machines qui ont augmenté considérablement le rendement de la canne.

Voici un fait presqu'incroyable; il est, cependant, parfaitement vrai. M. John Dymond, sur Belair, Plaquemine, a obtenu 84 pour cent de jus. Ce fait a été vérifié avec soin. M. Dymond attribue ce superbe résultat au National Cane Shredder et à la perfection des cylindres de la sucrerie.

—La meilleure moyenne obtenue dans l'Etat, est celle de l'habitation Calumet, propriété de M. Thompson. Il faut dire que, l'an dernier, il a construit, chez lui, le plus puissant moulin qu'il y ait en Louisiane. Cette année, il a établi un évaporateur, à double effet au moyen duquel la vapeur s'élevant des sirops est utilisée une seconde fois. La machine est si perfectionnée, qu'il a pu obtenir une moyenne de 165 livres par tonne de cannes. Voilà qui promet pour l'avenir. On le voit, c'est toujours par le perfectionnement dans le mécanisme et dans les procédés employés, que l'on arrive aux plus beaux résultats. A la quantité de produit obtenu, il faut ajouter l'abaissement dans les prix de la main-d'œuvre. On arrive à cela par la centralisation, attendu que peu de planteurs peuvent se procurer les machines les plus perfectionnées. Plus les sucreries se centraliseront, plus vite on sortira de la situation embarrassée où l'on se trouve.

—Nous extrayons les renseignements suivants, d'une lettre que nous recevons du directeur des travaux de l'habitation Mathilde, propriété de M. Bosworth.

"J'espère terminer la roulaison vers Noël avec les meilleurs résultats; toutes mes espérances se sont réalisées; je tirerai 550,000 livres de 240 acres. Je roule en ce moment, des cannes rendant 32 tonnes l'acre et 124 livres la tonne. Si toutes les terres que je cultive étaient drainées, ce serait bien autre chose; mais je fais mon possible pour tout améliorer avec l'aide de M. Bosworth, qui est enchanté de la situation.

—Nous trouvons dans le *Chief*, de Donaldsonville les renseignements suivants:

M. Léon Babin a brisé son nouveau cylindre, mercredi dernier; il n'avait coupé que 40 chargements de cannes qu'il a vendues à Belle Terre.

La récolte de M. Babin est de 32 boucauts contre 55, l'an dernier.

On a fini de couper la canne, sur Gem et on finira de rouler demain.

La récolte de M. Prosper Plaisance—elle se compose de 7 ou 8 acres,—sera roulée sur Gem; on commencera, lundi.

Salsbury, paroisse St-Jacques, a fini, vendredi soir. La récolte y est d'environ 800,000 livres.

La coupe des cannes de Clarke, propriété de M. Beirne, a donné 32 1|2 tonnes de cannes par acre et rendu, en sucre, 116 livres la tonne. La récolte de sucre, l'acre, sera donc de 3770 livres. On a jamais mieux fait.

M. J. Wilson Gomez a fait 6 1|2 boucauts et 14 barils de mélasse sur 8 acres de cannes.

M. Alex. Marchand fera 80 boucauts, contre 95, l'an dernier; il roule 60 acres, dont deux tiers en plant et un tiers en souches.

Sur l'habitation de M. Robt Maurin, paroisse Asomption, la roulaison se termine, cette nuit.

—Nous lisons dans le *Town Talk*, d'Alexandrie:

M. W. P. Flower, de Bayou Robert, a fini de rouler, au commencement de la semaine; il a fait 70 boucauts de sucre et 120 barils de mélasse.

M. Joel Matthew, roulera 100 acres. Il ne fait pas de sucre; il envoie son sirop à la raffinerie Lecompte. Sur le Têche, M. Walter O'Neil, a fait 2900 barils de riz sur son habitation Linwood, près de Charenton. Il réserve 35 acres de semence de cannes pour planter 75 acres, en 1887.

La Narcéine.

Nlle-Orléans, 11 décembre 1886.

A M. le Directeur de l'ABEILLE de la Nouvelle-Orléans.

Mon cher Monsieur et ami,

Dans l'article intitulé "Rhumes et Bronchites—Nouveau remède," qui a paru dans l'ABEILLE de ce matin, il s'est glissé une erreur très grave.

Il y est dit: "La narcéine" très pure et administrée à la dose de 3 *grammes*, etc., etc."

Trois grammes de Narcéine tueraient beaucoup plus de trois personnes. Ce médicament se donne à des doses de deux, trois, quatre, cinq *centigrammes* au plus. C'est un très bon remède. On l'obtient pur ou en sulfate, très facilement.

Votre dévoué,
DR. F. G. HAVA.

L'UNION FRANÇAISE.

Cette société publie, aujourd'hui, dans nos colonnes, le résumé de son œuvre de secours annuelle, résumé dont il a été donné lecture aux sociétaires, dans la dernière assemblée générale.

Nos lecteurs remarqueront le nombre considérable de demandes d'aide auxquelles l'association a dû répondre. Ce sont là des chiffres d'une éloquence attristante. Ceux qui ne sont pas dans le secret des misères se demanderont avec anxiété si ces besoins existent réellement en dehors des personnes secourues par les sociétés mutuelles. La surveillance, le contrôle administratif qui préside aux distributions de secours éloigne toute idée d'abus, et prouve, malheureusement, la réalité des besoins.

A quelle catégorie d'infortunes appartiennent ces indigents? Le président de l'Union nous fournit, sur ce sujet, des informations intéressantes:

"Ce sont, d'abord, les émigrants qui nous viennent d'ordinaire fort légèrement lestés, croyant, sur la foi de renseignements erronés, que le travail les attend au débarquement. Après avoir épuisé leurs maigres ressources à la recherche infructueuse d'un emploi, la plupart finissent, invariablement, par frapper à la porte hospitalière de l'Union.

"Mais ce n'est là qu'une partie de l'œuvre de bienfaisance. C'est dans un autre élément de la population que se trouvent les pauvretés les plus nombreuses. Le sexe féminin y est en majorité. Ce sont de malheureuses femmes, veuves, pour la plupart, laissées sans moyens par l'imprévoyance des maris ou par la fatalité, et qui ne peuvent même plus demander au travail leur propre soutien ou celui de leurs enfants. Pour les unes, la vieillesse est venue, et, pour les autres, la maladie. Certaines ont, autrefois, connu l'aisance; d'autres, la fortune. Pour toutes, la chute est douloureuse, mais combien plus profonde, plus atroce pour celles qui faisaient, autrefois, la charité et qui, maintenant, sont obligées de la recevoir!

"Ces infortunes ne tendent pas la main à la pitié souvent dédaigneuse des passants; elles reculent encore devant l'aumône au grand jour; elles se réfugient dans l'ombre,—ce manteau de la pauvreté honteuse, qui n'a point d'autre; elles souffrent en silence, et il faut, souvent, l'intervention du hasard pour les découvrir. Ces victimes de l'adversité ont tout perdu, excepté ce qui peut rester aux plus malheureux, aux plus pauvres:—le sentiment de la dignité humaine!

"Voilà pour la partie bienfaisante de l'œuvre de l'Union. Il en est une autre non moins utile, non moins digne de sympathie—celle de l'enseignement.

"L'Union Française n'a pas pour but unique l'aide matérielle, le morceau de pain aux pauvres, qu'elle donne, cependant, jusqu'à la limite de ses ressources; elle songe aussi à l'éducation de l'enfant et au maintien de notre idiome sur cette terre jadis française.

"Pour conserver à nos descendants l'héritage sacré de leur langue maternelle, la Société, dans son humble sphère, s'impose des sacrifices dont elle est recompensée par ses modestes succès. Son école de garçons, instituée depuis quatre ans, est en pleine prospérité. Encouragée par ce premier résultat, elle songe maintenant à une école de filles. Celle-ci est encore en voie de formation. Les difficultés du début disparaissent peu à peu. L'ouverture des nouvelles classes aura lieu, sans doute, à une date prochaine; mais cette date serait encore plus rapprochée si chaque famille voulait inscrire, sans délai, les élèves qu'elle nous destine.

"Dans tous les cas, nous espérons pouvoir, bientôt, présenter au public une nouvelle création scolaire fonctionnant, comme son aînée, sur des bases utiles et durables.

"Une autre préoccupation de la Société, c'est la recherche du travail pour les Français nouveau-venus. Son bureau de placement rend tous les services que comporte la situation économique de la Louisiane. Il en rendrait de plus grands si les emplois étaient moins rares.

"L'Union Française, comme on le voit, poursuit sa triple mission. Elle donne, dans la mesure de ses moyens d'action, de l'aide aux vieillards et aux infirmes, du travail aux immigrants, et l'éducation aux enfants dont les parents sont peu fortunés. Elle s'efforce ainsi de mériter l'estime et le concours de tous."

Nos lecteurs trouveront, dans nos colonnes, le tableau de la nouvelle Direction de la Société, ayant à sa tête, comme président honoraire, M. le vicomte d'Abzac, consul général de France, et comme vice-président honoraire, M. L. Placide Canonge. La nouvelle administration, comme l'ancienne, dont elle diffère peu, d'ailleurs, peut se caractériser ainsi: honnêteté, intelligence, dévouement.

DEUX DUELS.

RICHELIEU-LA-PAILLETERIE

Alexandre Dumas, père fut prié, un jour, par Grisier, de patronner, de son glorieux nom, un livre qu'il publiait sur l'escrime. Le grand écrivain retraça alors l'histoire de deux rencontres, où figurèrent, au siècle dernier, avec le maréchal de Richelieu, MM. de la Pailleterie, son aïeul et son propre père. Nous reproduisons cette page charmante. (Le Figaro.)

M. de Richelieu, comme vous le savez, avait épousé en premières noces Mlle de Noailles.

—Est-ce que vous allez nous raconter la pièce des Variétés?

—Non pas.... Je vois quelquefois les pièces de Bayard, surtout quand Déjazet joue dedans, mais je ne les raconte jamais. Je disais donc qu'il avait épousé en premières noces Mlle de Noailles; laquelle, comme vous le savez ou ne le savez pas, ne fut jamais que la femme de son écuyer.

—Mon cher ami, je ne vois pas où tout cela mène.

—Attendez donc, que diable! vous êtes impatient comme un lecteur de feuilletons. Mlle de Noailles mourut, M. de Richelieu congédia son écuyer dont il n'avait plus besoin, et, tout au contraire de ce qui lui était arrivé avec Mlle de Noailles, qu'il n'avait jamais pu sentir ni avant ni après son mariage, il devint amoureux de Mlle de Guise, qu'il épousa.

C'était une bien grande dame que Mlle de Guise, descendante des princes de Lorraine, alliée à la maison impériale, surtout pour M. de Richelieu, petit-fils de M. Vignerod. Aussi fit-on de grandes difficultés du côté de la princesse; mais M. de Richelieu était un grand vainqueur, tout céda devant lui, et malgré l'opposition du prince de Lixen et du prince de Pont, il épousa Mlle de Guise.

Quelques temps après, M. de Richelieu était au siège de Philipsbourg que conduisait le maréchal de Bervick; c'était son jour de tranchée, et, relevé après une chaude nuit, couvert de boue, de sueur et même de sang—un éclat de bombe l'avait légèrement blessé au côté,—il revenait à cheval en compagnie d'un jeune capitaine de ses amis, nommé le marquis de la Pailleterie.

Tous deux suivaient la route; sur le revers se promenaient le prince de Lixen et le prince de Pont; c'étaient, on se le rappelle, les deux opposants au mariage du duc.

Le duc, du plus loin qu'il les aperçut, les salua.

Le prince de Lixen fut quelque temps à répondre au salut, puis faisant comme s'il reconnaissait à grand'peine M. de Richelieu:

—Ah! bonjour, bonjour, cousin, lui dit-il, vous êtes bien crotté.... un peu moins cependant depuis que vous avez épousé ma cousine.

Il n'y avait pas moyen de donner deux sens à l'interpellation; d'ailleurs, M. de Richelieu était parfaitement connu pour ne pas prendre de ces peines-là. Il descendit de cheval, et saluant poliment M. de Lixen:

—Prince, lui dit-il, j'ai mon témoin, vous avez le vôtre; vous avez votre épée, j'ai la mienne, le terrain me semble fait exprès pour une rencontre. J'espère donc que vous serez assez galant pour me rendre raison à l'instant même des paroles que vous venez de prononcer.

—Comment donc! répondit le prince, avec le plus grand plaisir.

Et il mit l'épée à la main.

A la troisième botte, M. de Richelieu passa son épée au beau travers du corps du prince de Lixen, lequel tomba mort dans les bras de son frère.

M. de Richelieu fit au second salut plus poli encore que le premier, remonta à cheval, remercia son ami du service qu'il venait de lui rendre, et continua son chemin comme si rien n'était arrivé.

La chose s'était passé si lestement que le marquis n'était même pas descendu de cheval.

Le lendemain, le duc pour faire oublier ce petit événement, montait le premier à la brèche, recevait une seconde blessure, et emportait d'assaut le grade de maréchal-de-camp.

* * *

Quarante-cinq ans après la mort du prince de Lixen, M. le duc de Richelieu, alors âgé de quatre-vingts ou quatre-vingt-deux ans, se trouvait, comme doyen d'âge, président du tribunal du point d'honneur, lorsqu'arriva à la Comédie-Française une petite aventure qui troubla momentanément la représentation.

Un jeune homme était avec une femme dans une loge des premières; la femme était sur le devant, et le jeune homme fort enfoncé dans un angle, de sorte que la femme avait tout l'air d'être seule. Cette retraite du jeune homme venait probablement de sa mise extrêmement simple, peu en harmonie avec la toilette de la femme; il était vêtu d'une redingote brune, sans autre ornement qu'un liseré de soie au collet et à la boutonnière et portait des bottes par-dessus une culotte de peau.

La porte de la loge s'ouvre, un étranger entre, et sans paraître accorder la moindre attention au jeune homme à la redingote brune, il essaye de lier conversation avec la femme.

Le nouveau venu était vêtu avec la plus suprême élégance.

Mais soit que la dame appréciât peu ce genre de mérite, au lieu d'être sensible à cette avance:

—Monsieur, lui dit-elle, vous vous trompez sans doute, je ne vous connais pas, et quand même je vous connaîtrais, je vous ferais encore observer que je suis avec monsieur.

—Ah! pardon, dit l'étranger en se retournant à moitié vers le jeune homme à la redingote brune, qui n'avait pas fait un mouvement depuis le commencement de la scène. Pardon, si je prenais monsieur pour votre laquais.

L'étranger n'avait pas achevé l'insulte que, lancé par une main vigoureuse, il passait par l'ouverture de la loge et s'en allait tomber au milieu du parterre.

Puis, sans prononcer une parole, même pour dire gare, le jeune homme reprit sa place dans son angle et attendit.

La femme voulait absolument quitter le spectacle; mais il lui fit observer que celui qui venait de descendre si rapidement avait probablement quelque chose à lui dire, et qu'il fallait lui donner le temps de remonter.

En effet, cinq minutes après, la porte se rouvrit, mais ce fut pour donner passage à un garde de la connétablie, qui, touchant l'épaule au jeune homme de sa baguette d'ébène à pomme d'ivoire, lui annonça qu'au nom de messeigneurs les maréchaux de France composant le Tribunal du point d'honneur, il était invité à donner sa parole de ne point se battre avec le marquis de Jou***.

Le jeune homme répondit qu'il ne pouvait prendre un pareil engagement que dans l'hypothèse où M. le marquis de Jou*** en ferait autant de son côté.

—En ce cas, dit le garde de la connétablie, trouvez bon, monsieur, que je m'attache à votre personne.

—Comment cela, que vous vous attachiez à ma personne?

—C'est-à-dire que je vous suive.

—Où cela?

—Où vous irez.

—Comment, où j'irai?

—Sans doute.

—Et si je vais chez moi?

—Je vous suivrai chez vous.

—Mais si je vais ailleurs?

—Je vous suivrai ailleurs.

—Si je vais chez madame, je suppose?

—Je vous suivrai chez madame.

—Ah! par exemple, c'est trop fort!

—C'est comme cela.

—Et combien de temps cela durera-t-il?

—Cela durera jusqu'à ce que le Tribunal du point d'honneur ait décidé de votre affaire.

Il n'y avait pas à résister; aussi le jeune homme en prit-il son parti: il reconduisit jusqu'à son logis la personne qu'il accompagnait, et rentra dans le sien, muni de son compagnon.

—Trois jours après, il fut appelé chez M. de Richelieu.

M. de Richelieu demeurait, à cette époque, dans l'hôtel qu'il avait fait bâtir une quinzaine d'années auparavant, auquel les Parisiens scrutateurs avaient donné le nom de pavillon de Hanovre, nom qu'il a conservé depuis.

Le vieux maréchal était dans un boudoir d'une coquetterie charmante, tenant entre ses mains les pièces du procès qu'il était appelé à juger, lorsque son valet de chambre annonça le comte de la Pailleterie.

A ce nom, le duc releva la tête; il se faisait un mouvement parmi ses souvenirs.

Le jeune homme entra.

—Le comte de la Pailleterie! le comte de la Pailleterie! murmura le duc; est-ce que vous seriez par hasard le fils du marquis de la Pailleterie qui m'a servi de témoin à Philipsbourg, lorsque j'ai tué le prince de Lixen?

—Justement, monseigneur, et j'ai souvent entendu raconter l'aventure à mon père.

—Ah! morbleu! s'il en est ainsi, asseyez-vous donc, jeune homme, et racontez-moi votre affaire.

Le comte raconta la chose de point en point; comment le marquis de Jou*** avait ouvert la porte de la loge; comment il y était entré: comment il avait adressé la parole à la femme qu'il accompagnait: comment elle lui avait répondu; comment cette réponse avait amené l'insulte que nous avons dite; et comment, lui, avait jeté le marquis de Jou*** des premières au parterre.

Le duc écouta le récit avec toute la gravité qu'il méritait, et hochant la tête:

—Allons, allons, mon jeune ami, dit-il, il y a matière à duel.

—N'est-ce pas, monseigneur? fit le jeune homme.

—Et il faut que le marquis de Jou*** se batte.

—C'est mon avis.

—Seulement, comme le duel est défendu, et que vous ne trouveriez pas de témoins....

Le duc parut réfléchir.

—Eh bien? demanda le jeune homme.

—Eh bien! je vous servirai de témoin, et vous vous battrez dans mon jardin.

La chose eut lieu le lendemain, comme il avait été dit, et le marquis de Jou*** reçut deux coups d'épée qui ne le guérirent pas, à ce qu'il paraît, d'ouvrir les loges qui n'étaient pas à lui; car il fut tué en 1786, à la suite d'une querelle à peu près semblable, ramassée cette fois, à l'Opéra.

Voilà mon anecdote; peut-être n'est-elle pas déplacée dans la préface de votre ouvrage.

—Et vous m'en garantissez l'authenticité?

—Le jeune homme, c'était mon père; le marquis de la Pailleterie, c'était mon grand-père.

ALEXANDRE DUMAS.

C'était un rêve.

I

Annette Pitois, la mère Annette, comme on l'appelle, a eu ses soixante-cinq ans cette année, à la Mi-Carême.

Je l'ai connue dans le temps où elle était servante chez Mme Blanchard, la grosse épicière de la petite ville de Bourmont. Annette était alors une grande et forte fille de vingt-huit ans, brune, jolie, courageuse, active et honnête comme pas une. De plus, elle avait un excellent cœur, trop bon, même.

Annette était sans famille, seule au monde; la charité de ceux-ci et de ceux-là l'avait élevée; elle avait appris à lire un peu et à signer son nom avec le vieux curé qui lui avait fait faire sa première communion; les souffrances, les rebuffades des uns et des autres, la faim, la soif, les privations de toutes sortes, les larmes avaient fait son éducation. Elle était restée bonne quand même. Ne pouvant être que reconnaissante, elle donnait son affection et se dévouait à ceux qui lui faisaient un peu de bien.

Elle grandit, devint forte, put travailler et gagner sa vie. Alors elle éprouva vivement la satisfaction de ne plus être à charge à personne.

Ses gages chez l'épicière n'étaient pas gros: quinze francs par mois,—les domestiques de ce temps-là n'étaient pas exigeants comme ceux d'aujourd'hui,—mais elle était logée et nourrie, et Mme Blanchard, qui l'aimait beaucoup, lui faisait cadeau de quelques vieilles robes, vieux fichus, etc. Grâce à cela, sachant tout utiliser, Annette faisait des économies, mettait de l'argent de côté et se trouvait parfaitement heureuse.

Mais, un jour, un méchant diablotin la mordit au cœur; elle se mit à aimer. Jacques Pitois proposait le mariage, et puis c'était un si beau garçon!

L'aimait-il, lui? Peut-être. Mais le gars savait que la servante avait des économies.

Pitois avait cinq ans de plus qu'Annette; c'était un fort gaillard, aux bras robustes, qui se louait, quand il voulait travailler, chez les fermiers et les cultivateurs, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. A dix lieues à la ronde, il n'y avait pas un meilleur faucheur. L'hiver, il devenait batteur en granges. A cette époque, il n'y avait encore que de rares machines à battre les céréales.

Quand Mme Blanchard apprit que sa servante allait se marier, elle ne fut pas contente, mais pas contente du tout.

—Mais tu es donc folle, ma pauvre Annette, dit-elle; quoi, tu te lasses d'être heureuse! Tu veux retomber dans la peine et la misère que tu as connues autrefois! Ah! tu verras si c'est bon de manger de la vache enragée! Pitois est un bon homme de journée, il sait travailler et il n'a qu'à se présenter, n'importe où, pour qu'on le prenne; malheureusement, trop souvent, il a peur de l'ouvrage. Avec cela, il aime à jouer, à boire et il laisse tout ce qu'il gagne dans les cabarets. Mais tu le veux, il n'y a rien à te dire. Mais pauvre Annette, Pitois ne te rendra pas heureuse; tu changes ton paradis pour un enfer!

Annette ne tint pas compte des avertissements qui lui étaient donnés. Elle savait bien que Pitois avait des défauts, qu'il restait de longues heures au cabaret, les cartes à la main; mais elle se disait que, quand elle serait sa femme, il changerait. Et puis, ayant toujours été chez les autres, elle désirait ardemment être chez elle, avoir son petit ménage. Et puis, et puis, elle aimait Pitois.

Celui-ci n'avait pas un sou. Annette dut tout acheter. Un mois après le mariage, il ne restait plus rien des économies de la servante.

II

Tout alla assez bien dans les premiers temps, qu'on appelle la lune de miel. Annette allait en journée et gagnait un peu. Mais hélas! Pitois n'avait pas été changé par le mariage, pas plus que par l'affection que lui témoignait sa femme et les bons conseils qu'elle lui donnait. Il était bientôt retombé dans ses habitudes de fainéantise et d'intempérance. Il n'apportait rien ou presque rien dans le ménage. Comme par le passé, tout ce qu'il gagnait, il le dépensait à jouer aux cartes et à boire, pendant que sa femme trimait tout son saoûl pour ne pas laisser la huche sans pain. La tâche était rude. Ah! elle n'était pas heureuse, la pauvre Annette, et en poussant des soupirs, elle pensait souvent à la prédiction de Mme Blanchard.

Au bout de dix-huit mois, elle mit au monde un enfant, un petit garçon. Un enfant ne coûte pas beaucoup à nourrir; mais il y a les soins à lui donner, il retient sa mère près de lui. Pitois, ne comprenant pas mieux ses devoirs de père que ses devoirs d'époux, et Annette ne pouvant plus aller en journée comme avant, il y eut des jours de misère noire. La mère et l'enfant auraient pu mourir de faim, si Mme Blanchard et d'autres personnes charitables n'étaient venues au secours de la pauvre Annette.

Son fléau sous le bras, quand on battait les grains, ou sa faux sur l'épaule au temps de la fenaison et des moissons, Pitois s'en allait de droite et de gauche travailler dans les fermes; son absence durait quinze jours, trois semaines, un mois; mais toujours il revenait la poche vide. Annette savait trop bien l'emploi qu'il avait fait de son salaire. Elle se plaignait amèrement, reprochait à son mari son inconduite, et, si elle criait un peu fort, il la frappait, le misérable!

Dix années s'écoulèrent; dix années de souffrances, de tortures, au bout desquelles Annette donna le jour à un second fils, qu'on appela André. Jules, l'aîné, nature ingrate, tenait de son père: gourmand, paresseux, sournois, querelleur, méchant, il promettait déjà d'être un parfait mauvais sujet. La pauvre Annette n'y pouvait rien.

Toute la tendresse dont son cœur était plein, elle la donna au dernier-né; il était sa consolation; elle se trouva moins malheureuse. André, heureusement, n'était pas né avec les mauvais instincts de son frère; dès qu'il put voir, comprendre, sentir, il vénéra, il adora sa mère. Il semblait qu'il voulait lui faire oublier tout ce qu'elle avait souffert. Jeune encore, il la soulageait autant qu'il pouvait, lui rendant mille petits services.

A l'école du village, André, intelligent et studieux, devint un élève remarquable, toujours à la première place.

—Si vous étiez riche, si vous pouviez le pousser, il irait loin, le petit André, disait l'instituteur à Annette. Mais Annette était pauvre, très pauvre, et, comme par le passé, se tuait de travail. Et puis, nous n'avions pas, alors, des bourses et des demi-bourses accordées aux élèves méritants des écoles communales.

Dès qu'il eut fait sa première communion, André commença à travailler; il allait en journée, comme sa mère, et, religieusement, sans en rien distraire, il apportait son gain à la maison où le pain ne manqua plus aussi souvent; il y eut même, quelques années plus tard, une aisance relative, car André, devenu le protecteur et le défenseur de sa mère, ne permettait plus à son père et à son frère aîné de s'emparer, pour courir au cabaret, des petites sommes serrées dans la bourse du ménage.

Mais les vingt ans d'André sonnèrent. Il tira au sort, passa devant le conseil de revision et fut appelé à servir son pays pendant cinq ans.

La mère Annette versa des torrents de larmes. Elle avait plus de soixante ans et ne pouvait plus guère travailler. André était son soutien; en le perdant, elle perdait tout.

En partant, André pleura aussi. Oh! pas parce qu'il allait être soldat! Mais il se demandait ce qu'allait devenir, sans lui, sa pauvre vieille mère.

Jacques Pitois était mort deux ans auparavant, tué par la débauche, et la veuve ne pouvait pas compter sur son fils aîné, un fainéant, un ivrogne, un mange-tout comme son père.

III

Le jeune soldat écrivait souvent à sa mère, qui lui faisait répondre par le maître d'école. Au bout de six mois, André avait été nommé caporal, et, un an après, il était sergent.

Un jour, la mère reçut une lettre d'André datée de Toulon. Le jeune sous-officier annonçait qu'il était à la veille de s'embarquer pour le Tonkin.

Depuis, Annette n'eut plus aucune nouvelle de son cher André.

Dans le village, on parlait des Pavillons-Noirs, des Chinois, des Tonkinois, des Annamites, de toutes sortes de bandits pillards et assassins et, en exagérant beaucoup, des tueries et des massacres effroyables. Annette était constamment dans des inquiétudes, des angoisses mortelles. Elle voyait son fils sanglant, percé de coups et jeté, avec des centaines d'autres, dans un grand trou, le lendemain d'un massacre.

Aux tourments de tous les instants, se joignait la douleur profonde que lui causait la déplorable et scandaleuse conduite de son fils aîné. Celui-ci, honteusement et lâchement, n'était plus retenu par André, ne laissait pas un sou à la pauvre vieille et allait même jusqu'à la maltraiter. Heureusement, la mère Annette était estimée de tous les honnêtes gens et on ne se laissait pas de lui venir en aide.

Cependant on apprit que la paix était faite avec les Chinois et que nos braves soldats, qui s'étaient battus au Tonkin comme des héros, allaient rentrer en France. On disait que tous seraient à Paris le 14 Juillet, jour de la Fête nationale, qu'on les verrait à la grande revue militaire, et qu'on se préparait à faire ovation à ces enfants de la France.

La mère Annette pleura plus encore qu'elle n'avait déjà pleuré; elle n'avait pas reçu une lettre d'André, donc André n'était point parmi ceux qui revenaient, André était mort!

La pauvre mère passa la journée du 14 juillet à se lamenter, à gémir. Vieille, elle se retrouvait seule au monde comme quand elle était petite fille. Ah! maintenant, elle n'avait plus qu'à mourir!

Le soir, très tard, son fils Jules vint la trouver. Elle ne l'avait pas vu depuis quinze jours. Le vaurien était ivre. Il avait appris que sa mère, à l'occasion de la fête, avait reçu dix francs de la municipalité, et il venait pour les lui prendre. La vieille voulut l'empêcher de fouiller dans l'armoire; alors, furieux, le monstre porta à sa mère plusieurs coups au visage et en pleine poitrine. Et, quand il eut mis la main sur les deux pièces de cinq francs, il s'esquiva.

La malheureuse mère passa toute la nuit assise sur une chaise, en proie au plus violent désespoir et pensant à aller se jeter dans la rivière. En même temps, elle s'enfonçait dans le passé et se rappelait toutes les amertumes, toutes les déceptions, toutes les douleurs, toutes les désolations de sa misérable existence.

IV.

Il fait jour depuis longtemps. Le temps est superbe, le beau soleil d'été brille dans un ciel sans nuage.

Tout à coup, la porte de la chaumière s'ouvre, et la vieille Annette voit entrer Porcheret, le vieux facteur rural, qui fut autrefois un soldat d'Afrique. Porcheret a l'air triste, de grosses larmes roulent dans ses yeux. Il sort de sa boîte une lettre qui se trouve dans une grande enveloppe, et, silencieusement, d'une main tremblante, il tend le pli à la vieille.

La grande enveloppe blanche est bordée de noir, cachetée de cire noire, et, dans un coin, imprimé sur le blanc, Annette lit ces mots: ministère de la guerre. Elle a compris, deviné; elle pousse un cri perçant.

Le vieux facteur tient sa tête baissée, car il a deviné aussi, lui, et il pleure.

Cependant la pauvre vieille mère brise le cachet, déplie la lettre et lit. On lui annonce que le sergent André Pitois a été tué au Tonkin. Son fils est mort au champ d'honneur.

Cette fois plus d'espoir, tout est fini; elle ne reverra plus son fils bien-aimé, son unique enfant; car l'autre....

Ce que la malheureuse éprouva ne saurait se décrire; elle était sans mouvement, comme paralysée, et avait dans la gorge quelque chose qui l'étranglait.

Le vieux facteur avait disparu.

Soudain, au dehors, de grandes clameurs se font entendre; ce sont des acclamations joyeuses, des cris d'allégresse. La mère Annette tressaille et se dresse, effarée. Ses joues sont inondées de larmes et elle a la gorge pleine de sanglots. Ce grand bruit, qui se fait, c'est devant sa chaumière. Mais pourquoi ces cris? Elle tourne vivement la tête du côté de la porte qui vient de s'ouvrir.

Un homme entre; c'est un militaire; il a l'épée au côté, sur l'épaule droite l'épaulette d'or et sur la poitrine la croix d'honneur.

Eperdue, la mère Annette fait quelques pas en avant, recule, puis s'avance de nouveau. Les yeux fixés sur le bel officier, elle se sent remuée dans tout son être; il lui semble que ce visage bronzé par le soleil ne lui est pas inconnu.

Je crois bien qu'il ne lui est pas inconnu! C'est André!

—Ma mère! ma mère! s'écrie le jeune homme, les bras ouverts.

La vieille mère n'a que le temps de pousser un cri: elle est dans les bras de son fils, qui la serre contre son cœur et la mange de baisers.

Elle n'en peut croire ses yeux et ses oreilles, car tout à l'heure.... la lettre, Porcheret.... Mais vainement son regard cherche la lettre encadrée de noir. Quant au vieux facteur, il y a plus de dix ans que, mis à la retraite, il n'apporte plus de lettres dans la commune.

A son tour, la mère étreint fiévreusement son fils et s'écrie:

—Ah! je dormais et.... c'était un rêve!

EMILE RICHEBOURG.
(Dans le *Petit Journal* de Paris).

CUIRASSEZ LES TORPILLEURS.—M. A. Normand, l'éminent constructeur du Havre, a récemment, adressé, au journal le *Yacht*, une lettre très intéressante sur la nécessité de cuirasser les torpilleurs. M. Normand estime qu'il faut protéger ces petits bâtiments contre le tir des canons-revolvers, devrait-on sacrifier un peu de leur marche. On admet généralement, dit-il, que la vitesse est la qualité maîtresse du torpilleur, mais ne lui attribue-t-on pas une valeur exagérée? Et M. Normand rappelle que dès que la mer grossit le torpilleur de 23 nœuds et celui de 18 nœuds de tonnage sont obligés de réduire leur vitesse au même degré, et qu'au moment du lancement une nouvelle réduction s'impose. Aussi, partant de ces observations, il propose de blinder à 35 millimètres toutes les parties des torpilleurs susceptibles d'être atteintes normalement par le canon-revolver et de construire sur ces données un nouveau type.

Dans un salon. Un monsieur, avec intérêt, à une jeune femme en deuil;

—Ainsi, chère madame, vous êtes veuve?

—Hélas! Voici tantôt trois semaines. Et c'est un bien douloureux accident qui m'a enlevé mon époux auquel je n'avais jamais eu le moindre reproche à adresser.

—Un accident?

—C'était en allant à Batignolles. Un camion heurta notre omnibus sur le boulevard Clichy. Une roue tomba. Nous étions sur l'impériale. Nous poussâmes un cri tous les deux et nous fûmes précipités dans le vide.

—Oh! mon Dieu!

—Quand on nous releva, mon malheureux mari était absolument en compote. Moi, je n'avais aucun mal. Seulement, ma montre était brisée en mille morceaux.

—En vérité!

La jeune veuve, avec un sanglot:

—C'était une montre toute neuve!

Mme N..., veuve, dont l'unique souci est de soigneusement cacher ses quarante ans, a, le jour de sa fête, invité des amis à dîner.

Tout à coup, Tanpin se lève, prend un verre et s'adressant galamment à la maîtresse de la maison:

—Je suis heureux, madame, de porter un toast à vos quarante-cinq ans!

Le brigadier de gendarmerie Piédegrue, étant en tournée, aperçoit un individu qui, le fusil à la main, bat un champ de navets.

—Hé! l'ami, s'écrie le vigilant militaire, montrez-moi un peu votre permis de chasse, s'iou plait.

—Mon permis? brigadier, mais je ne chasse pas, fait l'autre.

Puis, sur un ton de confidence:

—Voyez-vous, ajoute-t-il, je crois bien que ma femme me trompe. Il me semble qu'elle doit être là, dans ce bois, avec un gaillard de ma connaissance. S'ils y sont, je les tue.

—Pour lors, prononce Piédegrue imperturbable dans sa puissante sérénité, exhibez-moi votre contrat de mariage!

Les dernières superstitions:

—J'ai perdu mon pauv'homme; il a-t-attrapé la maladie chez le cousin Ragoneau.

—Une indigestion?

—Non! J'étions treize à table!

Par le froid assez piquant de l'autre soir, X..., un bohème, se promenait dans Broadway, affublé d'un simple veston qui laissait voir la culotte ornée à l'arrière de deux trous béants:

—Mais tu dois geler, lui dit un camarade.

—Non, pas trop; et, si tu veux que je sois sincère, je te dirai que je ne sens même pas le froid: il entre par un trou et sort par l'autre.

On cause au cercle, du dernier duel au pistolet entre M. X.... et M. Y....:

—Combien ont-ils échangé de balles?

—Six.

—Diable! Se sont-ils touchés?

—Oui.... la main!

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 11 décembre 1886.

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARING HOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine	$2,083,855 00	$135,840 00
Même temps la semaine dernière	1,991,938 00	224,504 00

ARGENT AMERICAIN.

Argent américain (étalon .... au pair
" (trade dollar) 70c

MONNAIE ETRANGERE.

Dollar mexicain	77½	
Pièces de 5 francs	80 @	
Pièces de 20 francs	$3.80 @	3.90
Souverains	4.80 @	4.90
Pièces de 10 thalers	7.50 @	....
Doublons espagnols	15.40	
Doublons patriotes	15.35	
Doublons mexicains	15.40	
Pièces de 20 pesos mexicaines	.... @	19.40
Or de l'Amérique du Sud	80c par pes	
20 marcs prussiens	4.60 @	4.75
Or de la Californie	7 @ 8 0|0 esc	
Or américain, poids léger	95 @	97
Or américain, mutilé	5 0|0 d'escompte	

MARCHE MONETAIRE.

Nouvelle-Orléans — L'argent continue à être en bonne demande mais est moins rare.

Prêts sur demande: aux banques 7 à 8 pour cent; en dehors des banques, 6 à 7 pour cent.

Les taux d'escompte par an sont comme suit:

Papier de commerce exceptionnel ... 7 pour cent
" A 1 ... 7 @ 8 ..
Prêts sur garanties collatérales ... 6 @ 8 ..
Hypothèques A 1 ... 7 @ 8 ..

New York—Taux de l'argent à 4 0|0.

Londres—Taux de la Banque d'Angleterre, 4 0|0, consols, 100¼; argent en lingots, 46½; U. S. 4 s, 133¾.

Paris—Rentes, 83.95.

CHANGE.

REISCHMARKS—Commercial 93⅞
Le STERLING est calme.
Connaissement de navire A1 clear ... 478 @ 478¾
Traites de banque soixante jours ... nom.
Les FRANCS sont calmes.
France de commerce ... 5,28¾
Traites de banque soixante jours ... nom.

Le CHANGE A VUE SUR NEW YORK est stable.
Traites le commerce à $1.50 d'esc
Traites de Banques 75c d'escompte.
Les banques tirent des chèques au pair pour le taux de collection.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Bureau à 11 A. M.

1 action de La Variety Association ... 300
$1 000 Louisiana 4 s ... 82½
1,500 Bons à prime ... 111½

Bureau à 2 P. M.

10 actions du Union National Bank ... 107½
$2,000 Louisiana 4's ... 82½
5,000 Bons à prime ... 111½
2,000 ...do ... 111

Hors de la Bourse.

15 actions du Germania Savings Bank ... $145
10 actions du Carrollton RR Co ... 69

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes du N. O. Stock Exchange.

Banques.	Valeur au pair	Offre	Demande
Canal & Banking Co	100	133	140
Citizens	100	32½	40
Germania National	100	143	146
Germania	100	144½	....
Hibernia Nat	100	145	....
Louisiana National	100	118	119½
Metro. Loan & Savings	100	117½	....
Mutual National	100	120	....
N O National	100	352½	....
People's	50	53	57
State National	100	....	100
Union National	100	107½	108
Whitney National	100	....	....
Compagnies d'assurance.			
Crescent Ins	100	44½	46
Factors and Traders Ins	100	86	88
Firemen's	50	....	70
Germania Ins Co	100	....	127
Hibernia Ins	100	....	99
Home Ins	100	75	85
Hope Ins	100	....	108
Lafayette	50	67½	....
Merchants Mutual	100	....	95
Mechanics and Traders	100	108	....
N Orleans Ins As	30	....	21
N Orleans Ins Co	50	34	38
People's Ins	25	....	....
Sun Mutual Insurance	100	124	129
Southern Ins Co	100	....	100
Teutonia	100	....	128
Chemins de fer urbains.			
Carrollton	100	67	69
Crescent City	100	58½	61
Canal and Claiborne	100	....	....
New Orleans City	100	....	99
Orleans	50	....	80
St-Charles Street	50	67½	....
Actions diverses.			
Bienville Oil Works Co	100	....	....
C C Slaughterhouse	50	26¼	30
Imp Bonded Warehouse	100	....	....
Jeffer City Gas Light Co	100	....	....
Consumers Ice Co	100	....	....
Louisiana Ice Man Co	50	13	15¼
La State Lottery Co	100	....	....
La Oil Co	100	....	....
Metairie Cemetery Ass	100	....	....
N O Gas Light Co	100	94	97
N O Waterworks Co	100	60	61
2 Planters Crescent Oil Co	100	....	....
Sugar Shed Co	60	53	55
Sout'er Mfg & Export'g Co	100	....	....
Southwestern Brush Electric Light Co	100	60	71
Bons d'Etat.			
Louisiana 4 s		82½	82¾
" Three (Baby bonds)		45	50
Bons de ville.			
Premiums		111	111¼
Premium drawn number		....	....
Privilege on Premiums		....	....
Consolidated 6's		....	....
" Crossman		....	....
Consolidated Extended		....	....
" Crossman		110	112
Extended 6's		....	....
" Railroad		....	....
" Waterworks		....	....
" Park		....	....
City 6 0|0 certificates		104	106
City 6 0|0 Cts for Consol Coup		105	107
City 5		....	....
City 7's old		109½	113
" new		....	....
" gold		120¼	....
Bons divers.			
Cotton Exchange Stock		....	....
Produce Exchange Stock		....	....
Stock Exchange Stock		65	80
Mechanics, Dealers and Lumbermen's Exchange Stock		....	....
U S 4 0|0		....	....
Canal & Claib. St RR mort		....	....
New Orleans, St Louis & Chicago RR			
Jackson RR 2d mort. coup		....	....
Jackson RR 2d mort. debt		....	....
Morgan's L & T 1st gold mort		....	....
N O Pacific RR 1st gold mort		80	....
St-Charles Hotel Co mort		....	....
Crescent City 1st		....	....
N O City RR Co mort		....	....
St-Charles St RR mort		....	....
N O Waterworks Co mort		....	....
La Ice Mfg Co mort		....	97
Levee S. Cotton Press mort		....	....
La Electric L. 1st mort		....	....
Certificats et Warrants.			
State Warrants Ordin. 1884		....	....
State Warrants Ordin. 1885		....	....
do do de 1886		....	....
Police Cts		....	....
School Cts		....	....
City Scrip, old		95	....
" new		60	70
Jan. In. Cts. on State Consols		....	....
Cts émis en vertu de l'acte 93 de 1880		....	....
Unpaid State Coupons No 12 (janv. 1 1880)		20	30
Unpaid State Coupons prior to No 12		50	56
Unpaid City Coupons		....	....
Half paid Coupons		....	....
State School Warrants		....	....

1 Avec dividende. 2 Sans dividende. 3 Avec coupon. 4 Sans coupon. 5 Crossman's Issue. 6 New Stock.
Pour moins de $5000 et plus de $1000

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

(Nos cotes pour les marchés du pays et étrangers sont prises des dépêches de la Presse Associée et notre rapport local du New Orleans Cotton Exchange.)

MARCHE DE LA NLLE-ORLEANS
SUR PLACE.

Le Cotton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de 4,500 balles, comprenant 200 balles après 2:30 p. m. hier.

Le marché est ferme.

Les cotons tachés sont de ⅛ à ⅜c plus bas que les cotons blancs.

Délivré sur contrats. —— balles

	Aujourd'hui	Hier	Même jour la semaine dernière
Low Ordinary	6⅞	6⅞	6 5|16
Ordinary	7⅛	7⅛	6 13|16
Good Ordinary	8¼	8¼	7 13|16
Low Middling	8⅞	8⅞	8½
Middling	9⅛	9⅛	8⅞
Good middling	9½	9½	9 1|16
Middling Fair	10	10	9 9|16
Fair	10⅜	10 11|16	10 5|16

FUTURS.

Stables.

Décembre 9.09 à 9.11, janvier 9.17 à 9.18; février 9.26 à 9.27, mars 9.38 à 9.39, avril 9.49 à 9.50, mai 9.61 à 9.62, juin 9.72 à 9.73; juillet 9.83 à ...., août 9.94 à 9.96.

Les ventes comprennent 40,200 balles.

MARCHES DIVERS.

Aujourd'hui le middling était coté à la Nouvelle-Orléans à 9⅛; à Galveston à 9; à Mobile 9; à Savannah à 9⅛; à Charleston à 9⅛; à Wilmington à 9⅛; à Norfolk à 9⅛; à Baltimore à 9⅜; à New York à 9⅛; à Boston 9 11|16, à Philadelphie 9⅜; à Memphis à 9——; à Augusta à 8⅞.

MARCHE DE NEW-YORK.
SUR PLACE.

Calme et stable.

Cotes: Ordinary 6 13|16; Good Ordinary 8⅛; Strict Good Ordinary 8 9|16; Low Middling 9 1|16 Middling Uplands 9⅜; Middling Orleans 9 11|16, Middling Texas 9 11|16.

FUTURS.

A peine stables.

Décembre 9.47 à 9.48 janvier 9.49 à 9.50; février 9.60 à ——; mars 9.71 à 9.72, avril 9.81 à 9.82 mai 9.91 à 9.92 juin 10.01 à 10.02, juillet 9.09 à 9.10; août 9.16 à 9.17.

MOUVEMENT DU COTON.

REÇU, NET—A la Nlle Orléans, depuis le 1er septembre 819,759 balles, même temps l'année dernière 879,137 balles; à tous les ports des Etats Unis, 2,968 426 balles, même temps l'année dernière, 2,972,823 balles.

EXPORTATIONS A L'ETRANGER—De la Nouvelle-Orléans depuis le premier septembre, 456,699 balles, même temps, l'année dernière, 528 881 balles de tous les ports des Etats Unis, 1 811 705 balles, même temps l'année dernière, 1,656,537 balles.

STOCKS—A la Nouvelle-Orléans, 326 492 balles, même temps l'année dernière, 312,537 balles; dans tous les ports des Etats-Unis, 979 615 balles; même temps, l'année dernière 970,364 balles.

MARCHE DE LIVERPOOL.
SUR PLACE.

Les affaires sont modérées.

Cotes — 5⅛d pour le Middling Uplands; 5⅜d pour le Middling Orléans.

FUTURS.

1 p. m.—Stables.

MARCHE DU HAVRE.

Calme et stable.

Cotes—66¼fr. pour le Très Ordinaire (sur place) et 66½fr. pour le Low Middling (sur mer.)

SUCRE ET MELASSE.

Rapport officiel du Louisiana Sugar Exchange.

SUCRE—Open kettle et Centrifugal fermes.

Ventes 4604 barils et 1032 boucauts de sucre et 5150 barils de mélasse.

OPEN KETTLE—

Choice ... —— @ 4¼
Strictly prime ... —— @ 4⅛
Prime ... —— @ ——
Fully fair ... 3⅞ @ 3 15|16
Good fair ... 3¾ @ 3 13|16
Fair ... 3 9|16 @ 3⅝
Good common ... 3½ @ 3⅝
Common ... 3¼ @ ——
Inferior ... 2½ @ 3¼

CENTRIFUGAL—

Plantation granulated ... 5⅞ @ ——
Off granulated ... 5⅝
Choice white ... —— @ 5⅝
Off white ... 5¼ @ 5 5|16
Gray off white ... —— @ ——
Choice yellow clarified ... 5⅛ @ 5 3|16
Prime yellow new ... 5 1|16 @ ——
Off yellow ... —— @ ——
Seconds ... 3⅜ @ 4¾

MELASSE—Forte.

Fancy ... —— @ ——
Choice ... —— @ 42
Strict prime ... 40 @ 41
Good prime ... 36 @ 38
Prime ... 34 @ 35
Good fair ... 30 @ 31
Fair ... 25 @ 28
Good Common ... —— @ ——
Common ... —— @ ——

CENTRIFUGAL—Fort.

Choice ... Nominal
Strictly prime ... 25 @ 27
Good prime ... 25 @ 27
Prime ... 20 @ 21
Fair ... 16 @ 18
Good fair ... 14 @ 15
Good common ... 13 @ 13
Common ... 12 @ 13
Inferior ... —— @ ——
SIROP—30 à 35.

RIZ DE LA LOUISIANE.

Rapport officiel du New Orleans Produce Exchange

RIZ CLEAN—Stable.

Fancy ... @
Choice ... 4¼ @
Prime ... 3¾ @ 4
Good ... 3⅜ @ 3⅝
Fair ... 3 @ 3¼
Ordinary ... 2⅞ @ 2⅞
Common ... 2½ @ 2⅝
No 2 ... 2¼ @ 2½

RIZ BRUT—Calme

$2 00 à 3 00 le baril de 132 livres.

(Les cotes ci-dessus sont pour les lots en gros en premières mains. Les détaillants demandent ⅛ à ¼c de plus.)

Au détail de la Bourse le riz poli est coté à $12 00 à $14 00 et le son à $9 00.

FARINES ET GRUS.
A LA BOURSE.

Clôture officielle de la Bourse:

FARINE—Ferme.

Extra fancy $4 25 à 4 30; Fancy $—— à 4 00 le baril; choix $3 60 à 3 65; family $—— à ——.

FARINE DE MAIS—$2 15 à 2 20.

HORS DE LA BOURSE.

FARINE SUR ORDRE—Winter wheat flour patente à $5 10 le baril extra fancy $—— à 4 50, fancy $—— à 4 12½, choix $3 87½. Minnesota flour, bakers $4 62½; patente $5 12½.

FARINE DE MAIS—$2 30 à 2 35.
CREAM MEAL—Choice $2 50.
GRU FIN—Choice $2 60.
GRU—Nominal, à $2 75 le baril.
FARINE DE SEIGLE—$3 50.
OAT MEAL—Coarse $5 75; fine $5 25 le baril.

GRAINS ET FOURRAGES.
A LA BOURSE.

MAIS — Le marché est coté à 46 pour le blanc; à 46 pour le mêlé et à 48 pour le jaune.

AVOINE—De l'Ouest 36 à 38½, du Texas ——.

SON—90c.

FOIN—Prime $13 00 à 14 50; Choice $15 00 à 16 00.

HORS DE LA BOURSE.

Les petits lots se vendent aux prix suivants: mais 2 à 4c de plus par boisseau; avoine 2 à 4c de plus par boisseau; son 5 à 8½c de plus par 100 livres, et le foin $2 00 à 3 00 de plus par tonneau.

PROVISIONS.
A LA BOURSE.

Clôture officielle de la Bourse pour les lots en gros:

Les provisions sont stables.

MESS PORK—$11 50.

VIANDES SALÉES SÈCHES — Epaules 4 60 à 4.65; shortrib sides 5⅞ à 6; long clear 5⅞ à 6.

BACON—Epaules à 6¼; short rib sides 7⅜ long clear sides 7⅜.

GRAISSE—En tierçons, refined, à 6½ à 6¼.

JAMBON—11 à 11¼.

Les cotes des provisions à la Bourse sont pour le marché en gros les prix des détaillants sont de 25 à 50c plus élevés pour le porc, et de ¼ à ½c pour les autres articles provenant du porc.

HORS DE LA BOURSE

DIVERS—Jobbing — Prime mess $11 25 à 11 50, family pork, $11 00 à 11 25 extra prime and rump pork, $10⅞ à 10¼. Plain or canvassed shoulders 6 à 6¼, selon la qualité. Best cut shoulders fancy, small, à $. California hams 6¼ à 6½ and picnic hams, — à 6½, fancy breakfast bacon 9½ à 10; choice to fancy s. c. c. hams, 11 à 11¼, medium to ordinary s. c. plain 10½ à 11 canvassed hams, 9 à 10½c. Pig pork $6 50 à 6 75 le demi-baril et $11 00 le baril.

BŒUF—Jobbing—Extra plate beef à $9 50 à 10 00, plate beef $5 50 à 9 00 en baril, extra plate $5 00 en baril, extra mess à $4 50 au demi-baril, extra mess beef $7 50 à 8 00 le baril, New York Fulton Market $5 75 à $6 00 le demi-baril.

GROCERIES

Les prix suivants sont pour des petits lots.

CAFE—Prime 15¾, good 15½, fair 15¼; ordinary 14, common 13 la livre.

THE—Extra Formosa, 85c à $1 00 la livre; choice to fine 40 à 80c, fair to medium 24 à 25; imperial extra choice 80c à $1 00, fine to choice 30 à 60c; hyson and young hyson, 35 à 38 gunpowders, fair to finest 30 à $1 20.

BEURRE—Western Creamery—Extra 31 à 32; extra firsts 29 à 30, firsts 24 à 25; seconds 19 à 20; cold storage butter à — à —; Western Dairy—Extra 20 à 22; extra firsts 18 à 19 first 15 à 16; country old — à —; packed best 10 à 12, common 5 à 10. Jobbing un peu plus élevé.

FROMAGE—New York creams, fancy, 14 à 14½. Western Cheddars fall cream 13½ à 14; Western twins, part cream, fancy, à 12½ à 14; Ohio flats fancy full cream, 13 à 13¼; Ohio flats, part skims choice 9½ à 10, Western flats skims, à 7½ à 8.

SEL—De la Louisiane—City Coarse 65c, City Fine 85c, City Crushed 75c, Rock salt 8c la livre, pour le Salt 1¼ à 5 selon la grosseur.

CHANDELLES STAR—Full weight 8¼ à 11 la livre.

AMIDON—2½ à 3c la livre.

FRUITS ET NOIX.

Les cotes suivantes sont les prix en gros. On demande 25 à 50c de plus pour les petits lots et ½ à 1c de plus par livre

DU PAYS—Cranberries, Cape cod. $8 50 le baril, $4 50 la demi baril, $2 75 le quart de baril; Pommes $3 25 à 4 00 par baril, Oranges de la Floride $3 50 à 4 00 la boîte, pacanes nouvelles de la Louisiane 15 à 20c, selon la grosseur, du Texas 10 à 15, pistaches rouges du Tennessee 4 à 5c la livre; de la Virginie 7c; pommes séchées, fancy new coop. 10c, sliced 5½ à 6; evaporated 8 à 8½, raisins secs de la Californie $2 25 à 2 85 la boîte.

ETRANGERS—Oranges impériales —— la boîte, oranges de Palerme ——; oranges de Messine ——; oranges de la Jamaïque nominales, Citrons de Messine $3 25 à 4 25; Citrons de Palerme $3 25 à 4 25; Raisins de Malaga $3 25 à $3 50 par keg et $4 50 à 4 00 la boîte, Raisins layer new $2 10 la boîte; en demi boîte $—— à ——; en quart de boîte —c; Londres layer $—— @ en demi-boîte $——; en quart de boîte $——; en quart fats $——; Bananes $1 00 à régime; Figues bananes $1 50 à 2 60 le régime; Dates 5 à 6c la livre, Dates persanes — c la livre en boîte; Fard dates 9c, arrents 7 à 8c la livre, figues de Naples $2 50 la boîte, en paniers 12c la livre. Figues sèches layers 14 à 15c la livre, boites ovales 14c; Prunes 7c la livre; Citrons 24c la livre, Amandes Tarragona 18 à 20c la livre, Ivica 14. Noix du Brésil 10c la livre; Filberts 12½c, Noix du Chili 12c, Noix de Naples 14, Marrons italiens 18 à 14c. Noix de coco $60 00 le 1000. 5½c pièce en baril.

GRAINE DE COTON ET SES PRODUITS.

Graine de coton le $8 50 on Mississippi River bank $6 50 à —— on tributaries and R.R. stations $6; oil cake de la campagne $19 50 à 19 75 par long ton f.o.b. de la ville —— à $20 per long ton f.o.b.; farine de graine de coton —— à ——, per long ton f.o.b.; de la campagne à $—— à ——; jobbing au dépôt $16 50 à 17 00; huile de coton crue 25c le gallon exlevée; huile raffinée nominal à 35.

PRODUITS DE LA CAMPAGNE.

(Nos cotes représentent le prix en gros en landing. Les marchands obtiennent — à 25c de plus par baril et ¼ à ½c par livre en lots.)

POMMES DE TERRE—De l'Ouest $2 25 à 2 40.
PATATES DOUCES—$1 80
OIGNONS—De l'Ouest $2 75 à 3 00.
AIL—De la Louisiane à 60 à 75c le paquet.
CHOUX—De l'Ouest $10 00
CHOUCROUTE—Western $5 00 à 5 50 le baril.
HARICOTS—Choice Northern —— à 3; Red kidney choice — à —. New York red kidneys 4¼; western white choice 4 à 4½, pois verts nouveaux 2½c.
VOLAILLES—Les marchands en gros demandent de 25 à 50c de plus que les prix suivants par douzaine de volaille, et 5 à 6c de plus par douzaine d'œufs.—Grosses volailles de l'Ouest $3 25 à 3 75 la douzaine; poulets $1 50 à 2 00; canards $2 50 à 3 00; oies $5 00 à 5 50; dindes à $11 00 à $12 00. Les grosses volailles de la Louisiane $2 50 à 3 00, poulets $1 25 à 1 50 canards $2 50 à 3 00, oies $4 00 à 4 50; dindes $9 00 à 10 00.
ŒUFS—Ceux de l'Ouest à 24 à 25c; ceux de la Louisiane 24 à 25.
SUIF—4c la livre pour celui de la ville; 3 celui de la campagne.
CIRE D'ABEILLE—Prime yellow à 17c la livre.
MIEL—Strained 40 à 50c le gallon.
LAINE — Burry 8 à 15c la livre; Louisiana clear à 23; clear lake à 25 c.
PEAUX AUX ABATTOIRS—70 livres et au dessus 7c, steer et peaux de vaches 30, à 70 livres à 6c, kips, 14 à 30 livres, 6½c; peaux de veau 65c pièce.
PEAUX DE CAMPAGNE—Green salted 7½c dry flint 12, dry salted 10½c la livre damaged, green hides 2c off damaged dry 1|3 off.
PELLETERIE—Otter $1 00 à 3 50: castor (opened) 50 c. à $1 00 pièce, loutre —— à 15 c. pièce; raccoons — à 1 5c.
PEAUX — Chevreuil 15c la livre, mouton 10 à 50c pièce chèvre 10 à 30c.
MOUSSE—Mêlée 2 à 2½c la livre; grise 2c; noire 3 à 3½c.
PLUMES—Plumes d'oies de première qualité 40 à 55c la livre; common 10 à 15c.
CORNES—Cornes de bœufs, prime, — à 5c pièce; cornes de vaches — à 1c.

MARCHANDISES DIVERSES.

TABAC EN FEUILLES — Lugs heavy 3 à 5c, light 3½ à 6, leaf 6 à 11 ... 6½ à 12.

TABAC MANUFACTURE—Jobbing par livre—Fine plug 80c à $1 05, fine medium 53 à 63c; Bright quarters and common 11 inch 4 à et 5's, 25 à 35c. Bright navy, 30 à 40c. fancy natural leaf 50 à 80c, fine cut chewing 30 à 67c; granulated smoking 33 à 60.

NAVAL STORES—Les prix du gros sont comme suit. Au détail il faut payer 25 à — de plus par baril. Pitch $1 50 à ——; goudron $3 25 à —— le baril, $2 00 à —— le demi-baril. Résine—D E et F $1 25, G $1 25, H $1 40; I 1 40; K $1 75, M $2 25, N $2 75; W G, $3 00. Essence de térébenthine à 35c. à —; jobbing 3 à 4c de plus le gallon.

TOILE D'EMBALLAGE—En petits lots—Bagging 1¼ livre la yarde 2 livres 9; 2¼ livres, 10c. baling twine 12½c la livre.

COTTON TIES—$1 00 le paquet.

CHARBON.

PITTSBURG—Détail—Famille 50c le baril; $5 00 le boucaut; Anthracite $9 00 le ton; bateaux 40 c; steamers $4 25 la tonne en gros 30 à 32c le baril.

ALABAMA—Pratt steam coal 40c le baril; Splint 45c Helena coal, pour familles 50c; Montevallo 60c. Pratts coal sur chars, par le L. and N RR $3 50 le ton; Helena coal $4 75 le ton.

QUINCAILLERIE.

AXES—Hunt's	6 75	@	8 00
Double bit	15 00	@	....
AXLE GREASE—Frazer's kegs	4½	@	5½
Boxes gross	10 00	@	10 50
BELLOWS—Blacksmith, 28 to 42 in	6 00	@	22 00
BRASS—Sheet par livre	25	@	....
COTTON SCRAPERS	2 40	@	3 00
CHAINS—Trace	30	@	75
Ox	5	@	7
COPPER—Roofing par livre	22	@	....
Brazier's sheets, 12 livres et au-dessus	17	@	....
HOES—H. B. No 0 to 6	2 50	@	5 50
A. B. No 00 to 3	2 35	@	6 00
Lyndon's bright crown 00000 to 3	4 00	@	8 00
ROTARY HOES—Mallon's	54 00	@	....
Avery's	125 00	@	....
Stubble diggers	72 00	@	....
HOLLOW WARE—Skillets	3	@	4
Anvils	10½	@	....
IRON—Flat, 1½ to 4 inches by ⅜ to 1	2	@	2½
Round, 1 to 1⅞ inches	2	@	2½
Painted	4½	@	4¾
Bands—Light, 3 to 6x⅛	2 20	@	2 75
Heavy, 3½ to 6x⅛ inches	2 20	@	2 75
Hoops—1 to 2 inch	1½	@	2
Sheet—No 10 to 14 G	2 35	@	2 75
Galvanized, No 26 G	6 00	@	6 50
Pig, per ton	....	@	....
LEAD—Pig, par livre	5½	@	6
Sheet, par livre	7½	@	....
STEEL NAILS—100, 60d basis	2 50	@	....
Iron nails	2 30	@	....
OAKUM—Navy	7½	@	....
United States Navy	9 00	@	....
Best	10 00	@	....
PLOWS—Avery, cast, Nos ½ to 1	2 75	@	3 75
Avery, steel	4 50	@	20 00
Avery, double shovels, wooden beams, net	....	@	1 75
Avery, double shovels, iron beams, net	....	@	1 75
Magnolia sweeps, all sizes, net	2 75	@	3 60
Double plows, Allemon's, No ½ to 2, each	37 50	@	50 00
PLOW STEEL—5 to 12x⅛ to 3|8	4½	@	4¾
ROPE—Sisal, ⅛ in. and larger, basis	9½	@	10
Manila	13½	@	14¼
Cotton, 5-16 et ⅛	14	@	15
SPADES—Ames'	10 50	@	12 00
Rowlands	6 00	@	7 00
SHOVELS—Ames'	9 50	@	11 00
Rowlands	6 00	@	7 00
SWEEP IRON—7 to 12x¼ to 5|16	3½	@	4
TIN—Roofing, 1x20x28 inches	13 50	@	....
I. C., do	10 00	@	....
1x14x20	6 75	@	....
I. C., 1x14x20	5 00	@	....
Block, par livre	....	@	....
TURPENTINE—Par gallon	38	@	....
VISES—Peter Wright's	....	@	25
WIRE—Barbed fence, galvanized	....	@	16 00
ZINC—Sheet par livre	4½	@	5
SHOT—Drop	6¼	@	7
Buck 25 liv. bags	1 60	@	....
	1 73	@	....
POWDER—25 liv. kegs	4 00	@	....

FEUILLETON.

No 55 — Commencé le 9 octobre.

LE NOM FATAL

—PAR—

JULES DE GASTYNE.

QUATRIÈME PARTIE.

—Suite—

—Mon pauvre ami! murmura-t-il.

Le jeune homme eut comme une secousse nerveuse.

L'attendrissement le gagna, et il se mit à sangloter et à pleurer, abondamment, comme un enfant, sans pouvoir se contenir.

Du revers de la main, le colonel avait lui-même essuyé une larme qui gagnait sa joue.

Octave bégayait, à travers les accès de la crise douloureuse qui le secouait:

—Moi qui l'aimais tant!.... qui étais si heureux.... la perdre.... la perdre!

Et il levait sur son colonel ses yeux humides.

—Pardonnez-moi, mon colonel; c'est bête, un homme, de pleurer ainsi.

L'officier l'avait pris dans ses bras.

—Pleurez, au contraire, mon ami, pleurez; cela vous soulagera....

Puis il dit:

—Elle est jeune; il ne faut pas désespérer.

—Ce qui la tue, c'est le cri de son père.... Dans sa fièvre, elle le voit toujours.... la maudissant.... S'il voulait la voir.... peut-être....

Octave n'avait pas osé en dire plus long, mais le colonel l'avait compris.

—Vous venez me demander de voir M. Drouet, de faire une démarche?....

—Si ce n'était pas trop abuser, mon colonel?....

—Je ferai tout pour vous être agréable, pour sauver votre bonheur à tous les deux.

Octave eut un geste de joie.

—Oh! que vous êtes bon, mon colonel....

Il lui avait pris les mains et les embrassait.

L'officier se dégagea.

—C'est la moindre des choses, dit-il... Reste à savoir si je réussirai....

—Vous serez éloquent.... vous parlerez avec votre cœur....

A ce moment on frappa de nouveau à la porte.

Le colonel alla ouvrir....

—Qu'est-ce qu'il y a encore?....

L'ordonnance remit une carte....

—C'est un de mes amis, dit l'officier à Octave; puis se tournant vers le soldat:

—Il a besoin de me parler?

—Tout de suite.... pour une affaire très urgente.

—Faites-le entrer....

Le colonel fit asseoir Octave, qui voulait s'éloigner.

—Non, restez.... ce sera l'affaire de cinq minutes.... Nous avons encore à causer....

Le jeune homme obéit....

Le visiteur se présenta.

C'était un homme de quarante ans environ, la taille haute et svelte, portant une moustache finement cirée, tournure d'officier....

Il tendit la main au colonel, aperçut Octave, il salua.

—C'est un de mes amis, dit l'officier, et, s'adressant à l'arrivant:

—Tu as à me parler?....

—Rien de grave.... Je venais te demander de me servir de témoin....

—Tu te bats?

—Oui.... l'affaire la plus sotte....

—Et contre qui?

—Un homme que j'ai vu hier soir pour la première fois.... Je ne me rappelle plus son nom, mais j'ai sa carte.

Et, sortant son portefeuille, l'arrivant en tira un carton qu'il remit à son ami.

Celui-ci le prit, poussa une exclamation de surprise, puis la passa à Octave.

—Ernest Briare! s'écria celui-ci, qui ne fut pas maître de sa stupeur.

—Vous le connaissez, monsieur?

—Oui, mon ami le connaît un peu, dit le colonel, pour donner à Octave le temps de se remettre.

—C'est un employé au ministère des travaux publics. Une figure désagréable, impertinente.... Il y a des têtes qui appellent les gifles, positivement.

—Tu l'as giflé?

—Proprement, sur les deux joues.

—Que t'avait-il fait?....

—Il m'avait dévisagé d'une façon que j'ai trouvée insolente.

—Où cela?

—Dans un restaurant, hier soir.... J'étais avec une petite dame....

Le colonel sourit.

—Et c'est tout ce qu'il y a eu entre vous?

—Tout.... Ce matin, j'ai reçu ses témoins, deux bonshommes dont j'ai aussi les cartes.

Le visiteur chercha de nouveau son portefeuille.

Il les donna au colonel.

—Les voici.... Je leur ai dit que je les mettrais en rapport avec mes témoins, à trois heures.... Seras-tu libre à trois heures?

—Parfaitement..... où devons-nous nous voir?....

—Chez toi, si tu n'y vois pas d'inconvénient....

—Aucun.

—Je préviendrai le capitaine Merle...

—C'est ton autre témoin?

—Oui.... Tu le connais?

—Très bien....

—Alors, je puis compter sur toi?

—Absolument.

—A trois heures?

—A trois heures....

—Le capitaine sera chez toi à trois heures moins le quart.

—Je serai rentré à partir de deux heures.

Le visiteur se disposait à prendre congé....

—Ah! et les conditions? demanda le colonel.

—Celles de l'adversaire.... l'épée, le pistolet, ça m'est égal.... C'est lui qui est l'offensé....Tu arrangeras cela à ta fantaisie.... Je ne tiens pas absolument à le tuer....

Et l'ami du colonel, après avoir serré à plusieurs reprises la main de l'officier et salué Octave, se retira, l'air joyeux et plein de désinvolture....

Le colonel était allé l'accompagner jusqu'à la porte.

Il revint vers Octave.

—En voilà une coïncidence! murmura-t-il.

—Oui, c'est étrange, fit notre ami, qui avait assisté à la scène d'un air rêveur.

L'officier tenait toujours à la main les deux cartes que son ami lui avait remises.

Il n'y avait pas encore jeté les yeux.

A ce moment seulement, il les regarda et tressauta brusquement.

—Par exemple! s'écria-t-il, voilà qui est plus surprenant encore!

Octave le regarda d'un air interrogatif.

—M. Drouet, dit le colonel, c'est M. Drouet qui est un des témoins d'Ernest Briare.

Octave avait eu un tressaillement fébrile.

—M. Drouet! répéta-t-il.

—Je n'aurai pas besoin, dit le colonel, d'aller lui faire visite.... C'est lui qui va venir ici.

Puis, tout à coup, comme si une idée lui était venue subitement, il demanda:

—Est-ce que votre rival, M. Ernest Briare, n'a pas eu récemment des malheurs dans sa famille?

—Son père a été compromis dans l'affaire de la Société des *Minerais*.

—N'a-t-il pas été arrêté?

—Il doit être en prison en ce moment.

Le colonel eut un geste de satisfaction.

—Il tendit la main à Octave.

—Allez retrouver votre femme, dit-il, et soyez sans inquiétude. Je tiens ma solution.

Et, comme le jeune marié semblait du regard lui demander ce qu'il comptait faire, il ajouta:

—Avant demain, ce soir, M. Drouet sera aux pieds de sa fille.

—Oh! cela la sauverait! murmura notre ami, hors de lui....

—Allez, fit vivement le colonel.... Ne lui parlez de rien.... Je tiens mon homme!....

Et, sans donner d'autre explication au fils de la Dame en deuil abasourdi, il le congédia.

A ce soir, lui dit-il en partant.

—A ce soir, mon colonel, bégaya Octave.

Et il s'éloigna tout chancelant.

Le colonel sonna son ordonnance.

—Je vais déjeuner, dit-il. Vous entretiendrez le feu, et rangerez le cabinet... Je serai ici à deux heures et demie au plus tard.

—Bien, mon colonel.

L'officier prit ses gants, son képi, fouetta l'air de sa cravache, et dit en s'en allant d'un air de bravade:

—A nous deux, M. Drouet!....Nous verrons qui de nous brisera l'autre!....

VIII

Trois heures viennent de sonner.

Nous sommes revenus dans le cabinet du colonel du Roc.

Le capitaine Merle est là depuis un quart d'heure.

Les deux amis ont conféré en quelques mots sur l'affaire qui les réunit, et, en attendant les autres témoins, ils causent du régiment et ils fument....

—J'espère, dit tout à coup le colonel, que ces pékins ne vont pas nous faire attendre!

Il n'avait pas achevé qu'un coup de sonnette retentissait dans l'antichambre.

—Ce sont eux!

Il jeta son cigare.

Le capitaine Merle en fit autant, et tous les deux prirent l'attitude grave usitée en pareille circonstance.

L'ordonnance ouvrit la porte.

—Ce sont ces deux messieurs.

—Faites entrer!

Le soldat, s'effaçant, livra passage à deux hommes vêtus de noir des pieds à la tête, les mains couvertes de gants sombres.

Le colonel et le capitaine se levèrent.

Le premier sourit et dit à l'oreille de son compagnon.

—On dirait deux croque-morts....

—Ils s'apprêtent sans doute à enterrer leur client, fit le capitaine.

Cependant le colonel s'était avancé pour recevoir les arrivants.

Il leur indiqua deux sièges de la main, les invita à s'asseoir, s'assit aussi, ainsi que le capitaine, et attendit.

Ce fut M. Drouet, en qualité de premier témoin, qui prit la parole. M. Drouet ne con

(*La fin à mardi.*)

Les hommes forts.

Il y a une semaine, jour pour jour—écrit un collaborateur de la *Liberté*, dans le numéro du 22 novembre—que le général Boulanger présidait, à l'Hippodrome, le concours des sociétés de gymnastique. Pour la première fois on voyait un membre du gouvernement assister en personne à une solennité de ce genre. Les ministres de la guerre s'étaient contentés jusqu'alors de se faire représenter par un des officiers de leur état-major. Le général Boulanger n'a pas cru déroger en acceptant la présidence de cette fête. La gymnastique n'est-elle pas devenue l'école préparatoire de l'armée? Plus que les bataillons scolaires, et plus que les bataillons d'adultes, s'ils se fondent, les sociétés qui propagent en France le goût des exercices corporels contribuent à former des soldats hardis et vigoureux.

Par une bizarre inconséquence, le pays du monde où les instincts guerriers sont incontestablement plus développés qu'ailleurs, est en même temps celui où ces exercices ont eu le plus de mal à s'acclimater. M. Eugène Paz, un des hommes qui sont au premier rang des propagateurs de l'éducation gymnastique en France, le constate dans un travail substantiel qu'il vient de se consacrer à cette question. En 1868, M. Eugène Paz adressait à M. Duruy un rapport concluant à l'enseignement obligatoire de la gymnastique dans les lycées et collèges. "C'est cette éducation, disait-il avec une conviction que les événements de 1870 ne devaient pas démentir, qui a le plus contribué, en 1866, à la solidité de l'armée prussienne, à la rapidité de sa marche et à ses succès sur l'armée autrichienne."

L'éminent ministre de l'instruction publique devait répondre à l'appel de M. Paz. Le 15 février 1869, le *Journal officiel* publiait un décret qui rendait la gymnastique obligatoire dans les lycées, les collèges et les écoles normales primaires. Le branle était donné. Il y a huit jours, à la fête présidée par le général Boulanger, on a pu constater les progrès réalisés et les résultats obtenus.

A l'époque où M. Duruy accomplissait cette réforme en France, il y a beau temps qu'elle était implantée en Allemagne. On aura une idée de l'importance de cet enseignement chez nos voisins, quand on saura que la *Deutsche Turnerschaft* comprenait en 1860, neuf ans avant le décret de M. Duruy, 2,500 Sociétés de gymnastique représentant 250,000 gymnastes, 2,500 directeurs et présidents et 10,000 moniteurs.

On oublie vite chez nous. Qui se souvient que c'est grâce à l'initiative de M. Paz et à l'esprit résolument novateur de M. Duruy que la gymnastique est entrée dans les programmes de l'enseignement officiel?

* * *

Malgré la contradiction que j'ai signalée entre les mœurs et l'éducation, le Français a toujours subi l'ascendant de la force physique. Tout le monde a remarqué combien est grand le nombre de ceux qui se piquent d'être des hommes forts. Avisez un de vos amis sur le boulevard et, machinalement, pendant que la causerie va son train, saisissez le par le bras. Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, votre interlocuteur s'interrompra, tendra les muscles du bras, les fera saillir en boule et vous dira avec orgueil:

—Quels biceps! C'est du fer!

Souvent le biceps si crânement vanté n'aura rien d'athlétique. Pourtant n'ayez garde de désabuser votre ami: il ne vous le pardonnerait jamais! On raconte qu'Alexandre Dumas, un véritable homme fort, supportait avec une remarquable résignation le mal que l'on pouvait dire de ses pièces et de ses romans. Mais gare à qui aurait insinué qu'il n'entendait rien à la cuisine! Beaucoup mettent à bien établir leur réputation de vigueur physique autant d'amour-propre que l'auteur des *Trois Mousquetaires* à défendre son honneur culinaire!

On ne tarirait pas d'anecdotes sur ce sujet. On narre encore dans les chambrées l'histoire de ce carabinier du deuxième d'infanterie qui sauva son capitaine d'une façon assez originale. Il était parvenu à s'emparer d'un officier ennemi, et allait le conduire au camp; mais s'apercevant que son capitaine manquait, il prit l'officier par la ceinture, et le soulevant à bras tendus au-dessus de sa tête, il le rapporta aux Anglais en leur criant: "Je vous rapporte votre capitaine, rendez-moi le mien!"

La force physique a parfois inspiré des mots sublimes. Meissonnier, l'invincible lutteur d'Avignon, s'écriait au moment de mourir:

—Ah! Mort! si tu étais un homme!

Elle a aussi réconcilié des adversaires politiques. M. de Nieuwerkerke, le surintendant des beaux-arts, alla trouver un jour Darcier dans son modeste appartement du boulevard extérieur, pour le prier de vouloir bien chanter à une soirée qu'il devait donner—ajoutant qu'il laissait à l'artiste le soin de fixer lui-même le prix qu'il désirait. Le chanteur populaire professait des opinions démocratiques très avancées. En républicain convaincu, il répondit qu'il chanterait, sans hésiter, pour un ouvrier malheureux, pour un artiste dans le besoin, mais qu'il ne chanterait pas même à prix d'or pour un "monsieur de la cour".

Dans le cabinet de l'artiste très grand admirateur de la force physique, très robuste lui-même, il y avait une quantité d'haltères de toutes grosseurs. Le comte les regarda, les soupesa, et avisant un haltère de cent livres, il le lève à bout de bras, sans truc ni contrainte.

—Monsieur, lui dit Darcier émerveillé, vous n'êtes pas aussi aristocrate que je croyais.....Laissez-moi votre adresse, j'irai chanter à votre soirée.

* * *

Il y a beaucoup d'aristocrates qui ne le cèdent point à M. de Nieuwerkerke. On en a vu au cirque Molier, qui jonglent avec des poids de cinquante aussi aisément que des hercules de profession. Le jeune M. de La Rochefoucauld-Bisaccia fait de la voltige sur les barres fixes avec la grâce et la légèreté de Léotard. Dans le monde des artistes, on cite la vigueur et l'adresse exceptionnelles du peintre Lehoux, l'auteur de *Samson brisant ses fers*. (Niez après cela les affinités électives!) Lehoux émerveillait ses camarades de l'Ecole des Beaux Arts, par des tours de force vraiment prodigieux. Il relevait le gant des lutteurs forains et on les "tombait", il mettait les spectateurs en délire. C'était *un amateur* des plus redoutables. Le sculpteur Lafrance soulevait des blocs de marbre que trois hommes n'eussent pas fait bouger. Le peintre Blanc, un homonyme de l'artiste qui a décoré le Panthéon, était le contemporain et le digne émule de Lehoux et de Lafrance.

Un trio d'athlètes.

M. Paz, dans son *Histoire de la gymnastique*, ne promet pas à tous ceux qui suivront ses conseils d'égaler les trois hommes forts que j'ai connus. Il estime seulement que la jeunesse a besoin encore de se viriliser, et que dans ce but les exercices du corps, accomplis d'une façon méthodique et progressive, sont infiniment plus salutaires que les sirops, le fer, le quinquina, les vins généreux et les viandes saignantes. L'ouvrier se nourrit mal et se porte bien parce qu'il travaille chaque jour à la sueur de son front. Travaillez de même, ô jeunes gens. Vous ne parviendrez pas tous à posséder le poignet du maréchal de Saxe, qui tordait comme plomb les fers à cheval, mais vous serez du moins sûrs de devenir des hommes solides et d'être, plus tard, des vieillards ingambes.

Un jeune étudiant est en pourparlers avec la gérante d'un hôtel meublé, pour la location d'une chambre située dans les mansardes:

—La porte ne ferme pas très bien et la fenêtre laisse passer le vent. Je crois, madame, qu'il doit faire très froid là-dedans.

—Cette chambre, froide? allons donc! Il y a des punaises pendant tout l'hiver!